



JULIA QUINN

Tout commença par un esclandre

LES ROKESBY

J'AI
LU POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le RITA Award pendant deux années consécutives, et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite en treize langues. Pour en savoir plus, consultez son site : www.juliaquinn.com.

Tout commença
par un esclandre

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- 9 – Des années plus tard
N° 11580

Splendide
N° 9303

L'insolente de Stannage Park
N° 9724

Comment séduire
un marquis ?
N° 9742

Les carnets secrets
de Miranda
N° 9835

Mademoiselle la curieuse
N° 9894

Trois mariages
et cinq prétendants
N° 10918

Ce que j'aime chez vous
N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNHAM**

- 1 – Le brigand
N° 11745
- 2 – M. Cavendish
N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers
N° 11903
- 4 – Les secrets
de Sir Richard Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

- 1 – À cause de
Mlle Bridgerton
N° 11987
- 2 – Un petit mensonge
N° 12119
- 3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747

JULIA
QUINN

LES ROKESBY - 4

Tout commença
par un esclandre

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

FIRST COMES SCANDAL

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollinsPublishers

© Julie Cotler Pottinger, 2020

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2020

À Abi,
et à cette année durant laquelle
elle a prouvé son cran,
sa détermination et sa résilience.

Et à Paul, aussi.
Avoir un médecin
dans la famille est formidable, bien sûr,
mais pas aussi formidable que de t'avoir toi,
tout simplement.

1

Kent, Angleterre, 1794

Au moins, personne n'était mort.

À part cela, Nicholas Rokesby ne savait absolument pas pourquoi on le rappelait chez lui, dans le Kent.

Si quelqu'un était décédé, son père en aurait fait mention dans le message qu'il lui avait envoyé à Édimbourg. Par courrier spécial de surcroît, ce qui signifiait que l'affaire était urgente. Pourtant, Nicholas voulait croire que, dans l'hypothèse d'un décès, lord Manston en aurait dit davantage que :

Tu es prié de rentrer à Crake au plus vite. Il est impératif que ta mère et moi nous entretenions avec toi le plus tôt possible.

Je suis désolé d'interrompre ainsi tes études.

Ton père aimant,

Manston

Nicholas contempla la voûte familière des arbres au-dessus de sa tête. Il arrivait enfin à destination. Après avoir voyagé d'Édimbourg à Londres par chaise de poste, et de Londres à Maidstone par diligence, c'était à cheval qu'il couvrait les quinze derniers miles.

La pluie avait fini par cesser, Dieu merci, mais sa monture ne cessait de projeter de la boue de tous côtés. Entre les éclaboussures et le pollen, lorsqu'il arriverait à Crake House, il aurait l'air de souffrir d'impétigo.

Il lui restait moins d'un mile à parcourir. Un bain chaud, un repas roboratif, et il découvrirait enfin pourquoi son père semblait dans tous ses états.

Il espérait que l'affaire était sérieuse. Pas un décès, bien sûr ; toutefois, s'il apprenait qu'on lui avait fait traverser deux pays simplement parce que l'un de ses frères avait reçu une distinction du roi, il n'hésiterait pas à couper le bras de quelqu'un !

Il savait comment procéder, du reste. On demandait à tous les étudiants en médecine d'assister aux interventions chirurgicales lorsque l'occasion s'en présentait. Ce n'était pas la partie du programme qui lui plaisait le plus. Il préférait, de loin, tout ce qui relevait de la réflexion : étudier et évaluer les symptômes, résoudre les énigmes toujours fluctuantes qui finissaient par mener à un diagnostic. Il était néanmoins important pour un médecin d'être capable d'amputer un membre. C'était souvent le seul recours en cas d'infection. À défaut de pouvoir la soigner, on l'empêchait ainsi de s'étendre.

Mieux valait soigner, cependant.

Non, mieux valait prévenir. Empêcher que les problèmes ne se manifestent.

Nicholas secoua la tête tandis qu'il franchissait enfin les grilles de Crake House. Selon lui, le problème qui l'amenait dans le Kent par ce jour de printemps pluvieux s'était bel et bien manifesté.

De toute façon, ses frères ne risquaient pas d'être distingués par le roi. Tous trois étaient des gentlemen honorables, certes, mais quand même...

Comme il s'engageait dans la dernière courbe de l'allée, il mit son cheval au trot. C'est alors que les arbres semblèrent s'écarter et que la maison apparut. Solide, majestueuse, elle portait fièrement ses deux siècles et demi d'existence telle une déesse de pierre blonde. Nicholas s'était toujours émerveillé qu'un bâtiment aussi grand et ornementé demeure ainsi dissimulé aux regards jusqu'au dernier moment. N'y avait-il pas quelque chose de poétique dans le fait qu'il soit encore surpris par un phénomène qu'il connaissait depuis toujours ?

Les roses de sa mère étaient en pleine floraison et déclinaient avec exubérance tous les tons de rouge, depuis le plus clair jusqu'au plus sombre. Comme il s'en approchait, leur parfum s'intensifia, lui chatouillant les narines. Il n'aimait pas particulièrement le parfum des roses – il préférait les fleurs plus simples –, et cependant, quand les roses, la brume, l'odeur de terre mouillée se conjuguèrent comme à cet instant...

Il était chez lui. À la maison.

Il n'aurait pas dû être là, du moins pas avant plusieurs semaines, pourtant cela n'avait plus d'importance. Être ici, près des siens, lui procurait un sentiment d'apaisement. Ce qui ne l'empêcha pas de s'interroger de nouveau sur le genre de désastre qui l'obligeait à rentrer.

Le personnel avait dû être prévenu de son arrivée imminente car un palefrenier était en faction près du perron. Et Wheelock ouvrit la porte d'entrée avant même que Nicholas n'ait gravi la première marche.

— Bonjour, monsieur Nicholas, le salua le majordome. Votre père souhaite vous voir immédiatement.

Nicholas désigna sa tenue constellée de taches de boue.

— Il voudra sûrement que je...

— Il a dit « immédiatement », monsieur.

Wheelock inclina imperceptiblement le menton, juste assez pour indiquer l'arrière de la maison.

— Il est avec votre mère dans le salon vert et or.

Nicholas fronça les sourcils, perplexe. Sa famille se montrait moins protocolaire que beaucoup d'autres, surtout ici, à la campagne, pour autant, jamais il n'aurait osé se montrer avec un manteau aussi sale dans le salon préféré de sa mère.

— Je vous en débarrasse, dit Wheelock en joignant le geste à la parole.

L'aptitude de cet homme à lire dans les pensées avait quelque chose d'effrayant.

Nicholas baissa les yeux sur ses bottes.

— À votre place, j'irais, c'est tout, lui conseilla Wheelock.

Bonté divine, peut-être que quelqu'un était mort, finalement.

— Savez-vous de quoi il s'agit ? s'enquit Nicholas en pivotant afin que le majordome le débarrasse de son manteau.

— Il ne m'appartient pas de le dire.

Nicholas lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Donc, vous le savez.

— Monsieur..., murmura Wheelock d'un air chagrin.

— J'étais censé rentrer dans moins d'un mois !

Wheelock affecta de gratter quelques plaques de boue séchée sur le manteau pour éviter de croiser le regard de Nicholas.

— Je crois qu'il n'y a pas un instant à perdre.

Nicholas se frotta les yeux. Il tombait de fatigue.

— Vous prenez plaisir à vous montrer sibyllin ?

— Pas particulièrement.

Un mensonge éhonté. Wheelock adorait s'exprimer par euphémisme, privilège des majordomes assurés de

leur place dans une maison. En l'occurrence cependant, il semblait ne trouver aucun plaisir à cette conversation-là.

— Je suis désolé, dit Nicholas. Ce n'est pas correct de ma part de vous mettre dans une telle position. Inutile de m'annoncer. Mes bottes boueuses trouveront le chemin jusqu'à mes parents.

— Le salon vert et or, lui rappela Wheelock.
Comme s'il avait oublié !

Le salon vert et or s'ouvrait à l'extrémité du hall et, pour avoir effectué souvent ce court trajet, Nicholas savait que ses parents devaient l'avoir entendu arriver. Le sol était en marbre. En bas, vous pouviez patiner dessus comme sur de la glace, en revanche, le martèlement des chaussures aurait pu faire concurrence à un petit orchestre.

Pourtant, quand il s'encadra sur le seuil du salon dont la porte était ouverte et jeta un coup d'œil à l'intérieur, aucun de ses parents ne regardait dans sa direction. Debout devant la fenêtre, son père contemplait la pelouse verdoyante. Sa mère était assise à sa place favorite, sur le canapé vert menthe.

Elle avait toujours affirmé que le côté gauche était plus confortable que le droit. Une déclaration que ses cinq enfants avaient souhaité mettre à l'épreuve en s'asseyant tour à tour à chacune des extrémités. Aucun n'était parvenu à la même conclusion. Pour être juste, aucun n'était parvenu à une conclusion irréfutable. Selon Mary, les deux côtés se valaient ; selon Edward, la seule manière d'être vraiment bien installé, c'était de mettre les pieds en l'air, ce qui n'était en général pas autorisé ; Andrew avait rebondi d'un bout à l'autre du canapé de si bon cœur qu'il avait fait craquer la couture d'un des coussins. George avait déclaré l'exercice ridicule, non sans avoir au préalable effectué un essai sommaire. Quant à Nicholas...

Il n'avait que cinq ans à l'époque, pourtant il avait testé chaque coussin avant de déclarer : « Eh bien, on peut pas prouver que maman a tort. »

Un propos qui, avait-il compris plus tard, pouvait s'appliquer à de nombreux domaines de l'existence.

Et si sa mère était plus heureuse du côté gauche du canapé, en quoi cela le gênait-il ?

Il hésita un instant, attendant que l'un de ses parents remarque sa présence. En l'absence de toute réaction, il finit par s'avancer dans la pièce et s'arrêta au bord du tapis. Il avait déjà laissé des empreintes boueuses dans tout le hall.

Il se racla la gorge et, enfin, ils se tournèrent vers lui.

Ce fut sa mère qui parla la première.

— Nicholas ! dit-elle en lui tendant le bras. Le ciel soit loué, tu es là !

Il les regarda tour à tour.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il, circonspect.

Question stupide. Il était évident que quelque chose n'allait pas. Mais puisque personne n'était vêtu de noir...

— Assieds-toi, lui dit son père en indiquant le canapé.

Nicholas s'assit à côté de sa mère et s'empara de sa main, ce qui lui semblait un geste adéquat. Il fut donc surpris lorsqu'elle se libéra et se leva.

— Je vous laisse discuter tous les deux, dit-elle.

Elle posa la main sur l'épaule de son fils pour l'empêcher de se lever à son tour.

— Ce sera plus facile si je ne suis pas là.

Que diable cela signifiait-il ? Il y avait de toute évidence un problème à résoudre. Et non seulement sa mère ne s'en occupait pas, mais elle quittait volontairement la scène ? C'était anormal.

— Merci d'être venu si vite, murmura-t-elle en se penchant pour l'embrasser sur la joue. Cela me réconforte plus que je ne saurais le dire... Je serai dans mon boudoir, ajouta-t-elle à l'adresse de son mari, si jamais vous aviez besoin que je...

Elle hésita. Jamais Nicholas ne l'avait vue aussi peu maîtresse d'elle-même.

— Si vous aviez besoin de moi, conclut-elle.

Effaré, Nicholas la suivit des yeux. Lorsqu'elle eut refermé la porte derrière elle, il se tourna vers son père.

— Que diable se passe-t-il ?

Son père soupira. Il y eut un silence pesant avant qu'il ne déclare :

— Un incident s'est produit.

Lord Manston avait toujours maîtrisé à la perfection l'euphémisme poli.

— Je te sers un cognac, ajouta-t-il.

— Père !

Nicholas ne voulait pas de cognac. Ce qu'il voulait, c'était une explication. Toutefois, comme il s'agissait de son père, il prit le verre que ce dernier lui apporta.

— Il s'agit de Georgiana.

— Bridgerton ? demanda Nicholas, incrédule.

Comme s'il existait une autre Georgiana à laquelle son père pouvait faire allusion.

Lord Manston hocha la tête d'un air grave.

— Tu n'es donc pas au courant.

— J'étais à Édimbourg, lui rappela Nicholas.

Son père but une gorgée de son propre cognac. Une gorgée impressionnante compte tenu de l'heure matinale. Ou de n'importe quelle heure, d'ailleurs.

— Bien, je suis soulagé de l'apprendre, dit-il ensuite.

— Avec tout le respect que je vous dois, père, je vous demanderai d'être moins obscur.

— Il y a eu un incident...

— Cela reste obscur, marmonna Nicholas.

Si son père l'entendit – et il pensait que c'était le cas –, il ne réagit pas. Après s'être éclairci la voix, il déclara :

— Elle a été enlevée.

— Quoi ?

Nicholas se releva si brusquement qu'il en lâcha son verre.

— Vous ne pouviez pas commencer par cela ? Bonté divine, est-ce que quelqu'un...

— Calme-toi ! lui intima son père. On l'a retrouvée. Elle est saine et sauve.

— Est-ce qu'elle...

— Elle n'a pas été violentée.

Une sensation peu familière envahit Nicholas. Du soulagement, supposa-t-il, quoique pas seulement. Cette sensation avait quelque chose d'âpre, de mordant.

Il avait rencontré des femmes que l'on avait contraintes à des relations sexuelles. Elles en gardaient des séquelles. Dans leur corps, ce qu'il était à même de comprendre un peu, mais aussi dans leur âme, et il savait qu'il ne pouvait pas du tout comprendre.

Cette sensation en lui... Elle était plus acérée que le simple soulagement. Et elle s'accompagnait d'un sourd frémissement de rage.

Georgie Bridgerton était comme une sœur pour lui. Non, pas vraiment une sœur. Pas exactement. En revanche, son frère Edmund était bel et bien comme un frère pour lui, plus proche de lui, en vérité, que ses propres frères.

Lord et lady Manston pensaient ne plus avoir d'enfants lorsque Nicholas s'était annoncé. Il avait huit ans de moins que celui qui le précédait, et lorsqu'il avait été assez grand pour quitter la nursery, ils étaient tous partis en pension.

À Aubrey Hall, à quelques miles de là, il y avait Edmund Bridgerton. Ils avaient le même âge puisque nés à deux mois d'intervalle.

Ils étaient devenus inséparables.

— Que s'est-il passé ? demanda Nicholas.

— Un maudit coureur de dot s'est intéressé à elle.
Le fils de Nithercott.

— Freddie Oakes ? dit Nicholas, surpris.

Ils avaient été ensemble à Eton. Pendant quelques années du moins car Freddie n'avait pas achevé ses études. Un élève populaire, plein de charme et d'une adresse époustouflante au cricket. Mais Freddie avait découvert à ses dépens que s'il y avait pire que de rater ses examens, c'était de tricher pour tenter de les réussir. Il avait été renvoyé d'Eton à l'âge de seize ans.

— C'est vrai, tu le connais, murmura lord Manston.

— Pas très bien. Nous n'avons jamais été amis.

— Non ?

— Ce n'est pas que nous n'étions pas amis, précisa Nicholas. Tout le monde s'entendait bien avec Freddie Oakes.

Son père lui décocha un regard aigu.

— Tu prends sa défense ?

— Non ! s'écria Nicholas.

Sauf que, ignorant les faits, il ne pouvait pas savoir ce qui s'était vraiment passé. Il lui était néanmoins difficile d'imaginer que Georgie puisse être en faute.

— Ce que je veux dire, reprit-il, c'est qu'il a toujours joui d'une grande popularité. Ce n'est pas qu'il était méchant, c'est juste qu'on n'avait pas envie de se fâcher avec lui.

— C'était une brute, alors.

— Non.

Nicholas se frotta les yeux. Bon sang, qu'il était fatigué ! Et il était presque impossible d'expliquer les

subtilités hiérarchiques au sein d'un établissement scolaire à quelqu'un qui n'était pas passé par là.

— C'est juste que... Je ne sais pas. Comme je l'ai dit, nous n'étions pas vraiment amis. Il était... superficiel, je suppose. Ou peut-être que non, rectifia-t-il quand son père lui adressa un regard curieux. Je n'ai jamais parlé d'autre chose avec lui que du menu du petit déjeuner, ou des élèves qui rentraient chez eux pour les vacances.

Nicholas se tut, le temps de fouiller dans ses souvenirs.

— Il jouait beaucoup au cricket, reprit-il.

— Tu y jouais aussi.

— Pas bien.

Que son père ne se récrie pas sur-le-champ montrait à quel point il était préoccupé. Aux yeux du comte de Manston, ses quatre fils étaient à son image : de splendides athlètes qui dominaient les terrains de sport d'Eton.

Il ne se trompait que pour un quart d'entre eux.

Nicholas ne démérait pas, cependant. Au contraire. Il se défendait plutôt bien comme escrimeur, et il tirait mieux que tous ses frères, que ce soit au pistolet ou à l'arc. Mais qu'on le mette sur un terrain de sport avec une balle (de n'importe quelle sorte) et quelques hommes, et c'était la catastrophe. Sans doute fallait-il posséder la capacité de se situer par rapport aux autres. Ou alors, cela relevait de l'instinct. En tout cas, c'était quelque chose qui lui faisait défaut.

Ses plus mauvais souvenirs de cette époque se situaient sur les terrains de jeux. Cette terrible impression d'être regardé et jugé incompetent... La seule chose encore pire, c'était d'attendre pendant qu'on formait les équipes. Il ne faut pas longtemps à de jeunes garçons pour comprendre qui sait frapper dans un ballon ou lancer une balle.

Et qui en est incapable.

Il en allait de même pour les matières enseignées.

Quelques mois avaient suffi pour que tout Eton sache qui rendait les meilleurs devoirs en sciences. Il était arrivé que Freddie Oakes lui-même demande de l'aide à Nicholas.

Il se pencha pour ramasser son verre sur le tapis et le regarda quelques secondes, hésitant. L'instant requérait-il d'avoir l'esprit clair ou d'amortir la réalité ?

Quelque chose entre les deux, probablement.

Il se tourna vers son père.

— Vous feriez peut-être bien de me raconter ce qui est arrivé.

Il traversa le salon pour aller remplir son verre. Il déciderait plus tard s'il avait envie de le boire.

— Très bien, dit son père en reposant son propre verre d'un geste brusque. Je ne sais pas exactement comment ils se sont rencontrés, mais Oakes ne cachait pas ses intentions. Il courtisait Georgie. Ta mère considérait qu'il avait l'intention de la demander en mariage.

Nicholas ignorait comment sa mère avait pu lire dans les pensées de Freddie Oakes, et ce n'était évidemment pas le moment de soulever ce point.

— Je ne sais pas si elle aurait accepté de l'épouser, poursuivit lord Manston. Oakes est un joueur invétéré, nous le savons tous. Cela dit, il héritera un jour de la baronnie, et Georgie ne rajeunit pas.

À vingt-six ans, Georgie avait un an de moins que Nicholas. Celui-ci avait bien conscience que les femmes ne vieillissaient pas au même rythme que les hommes, du moins selon les us et coutumes qui régissaient le mariage en Angleterre.

— Quoi qu'il en soit, continua son père, lady Bridgerton et ta mère se sont rendues à Londres

— pour y faire des emplettes, je suppose, je n'ai pas posé la question. Et Georgie les a accompagnées.

— Mais pas pour la saison mondaine, murmura Nicholas.

Pour autant qu'il sache, elle n'avait jamais véritablement fait ses débuts dans le monde. Elle avait dit que cela ne l'intéressait pas, et il n'avait pas cherché à en savoir davantage. Une saison à Londres lui paraissant aussi tentante qu'un arrachage de dents, pourquoi aurait-il interrogé Georgie à ce sujet ?

— Pour un simple séjour, confirma son père. Je suis certain qu'elles ont assisté à un ou deux événements mondains, rien d'officiel cependant. De toute façon, la saison est pratiquement terminée. Quoi qu'il en soit, Oakes leur a rendu visite à plusieurs reprises et il a proposé une sortie à Georgie.

Après avoir versé un peu de cognac dans son verre, Nicholas fit face à son père.

— Avec la permission de lady Bridgerton ?

Lord Manston acquiesça, la mine sombre, puis avala une lampée d'alcool.

— Tout s'est fait selon les convenances. La femme de chambre de Georgie les accompagnait. Ils se sont rendus dans une librairie.

— Cela ne m'étonne pas de la part de Georgie.

— C'est lorsqu'ils en sont sortis qu'Oakes l'a enlevée. Ou plutôt, qu'il s'est enfui avec elle. Elle est montée dans sa voiture de son plein gré. Pourquoi aurait-elle hésité ?

— Et la femme de chambre ?

— Oakes l'a poussée pour l'empêcher de monter dans le véhicule.

— Mon Dieu, elle n'a rien eu ?

Si sa tête avait heurté le trottoir, cela pouvait être sérieux.

Quand son père battit des paupières, Nicholas devina qu'il ne s'était pas soucié de la domestique.

— Elle n'a sans doute pas été blessée, si vous n'en avez pas entendu parler, suggéra-t-il.

Après un silence, son père lâcha :

— Elle est chez elle, à présent.

— Georgie ?

— Oui. Elle n'a été la prisonnière d'Oakes qu'une journée, hélas, le mal est fait.

— Je croyais qu'elle n'avait pas été...

— Elle n'a pas besoin d'avoir été violentée pour que sa réputation soit détruite. Bonté divine, réfléchis un peu, mon garçon ! Peu importe ce que ce vaurien lui a fait ou pas, elle est déshonorée. Et tout le monde le sait. Toi excepté, apparemment, conclut-il en le foudroyant du regard.

Il y avait peut-être de quoi s'offusquer, mais Nicholas choisit de ne pas relever.

— J'étais à Édimbourg, père, lui rappela-t-il. J'ignorais que cette histoire s'était répandue.

— Je sais. Je suis désolé. Tout cela est tellement affligeant...

Lord Manston se passa la main dans les cheveux avant d'ajouter :

— Georgie est ma filleule, tu le sais.

— Oui.

— J'ai juré de la protéger. Je l'ai juré à l'église.

Son père n'étant pas particulièrement pieux, Nicholas peinait à voir en quoi le lieu de ce serment était si important. Il hocha néanmoins la tête.

Il n'avait jamais vu son père dans cet état et ne savait que penser.

— Je ne peux tolérer qu'elle soit déshonorée, déclara ce dernier d'un ton ferme. Nous ne pouvons pas tolérer qu'elle soit déshonorée.

Nicholas retint son souffle. Après coup, il réalisa que ses poumons avaient su ce que son cerveau ignorait encore : sa vie était sur le point de prendre un tournant radical.

— Il n'y a qu'une chose à faire, reprit son père. Tu dois l'épouser.

2

La déclaration de son père déclencha un torrent d'interrogations dans la tête de Nicholas, mais celle qui se détacha fut : « Bon sang, vous avez perdu l'esprit ou quoi ? »

Il se contenta toutefois de dire :

— Je vous demande pardon ?

— Tu dois l'épouser, répéta son père.

Preuve que A) il avait bien entendu, et que B) son père avait bel et bien perdu l'esprit.

Nicholas vida son verre d'un trait.

— Je ne peux pas épouser Georgiana.

— Pourquoi ?

— Parce que... Parce que...

Il y avait tellement de raisons qu'il était impossible à Nicholas de les fondre en une seule déclaration.

Son père haussa les sourcils.

— Tu es déjà marié ?

— Bien sûr que non !

— Tu as promis à une jeune fille de l'épouser ?

— Pour l'amour du ciel, père...

— Dans ce cas, je ne vois aucune raison de ne pas accomplir ton devoir.

— Ce n'est pas mon devoir ! explosa Nicholas.

Son père le fixa d'un regard si sévère qu'il eut l'impression d'être de nouveau un petit garçon qu'on grondait pour une bêtise quelconque.

Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une bêtise. Il s'agissait de mariage. Et si épouser Georgiana Bridgerton était peut-être – *peut-être* – la chose juste et honorable à faire, cela ne relevait certainement pas de son devoir à *lui*.

— Père, ma situation ne me permet pas de me marier, tenta-t-il d'arguer.

— Bien sûr que si. Tu as vingt-sept ans, tu es sain d'esprit et en bonne santé.

— Je vis dans une chambre de location à Édimbourg. Je n'ai même pas de serviteur.

Son père écarta l'argument d'un geste.

— Il est facile d'y remédier. Tu peux acheter une maison dans la nouvelle partie de la ville. Ton frère connaît certains des architectes chargés des travaux. Ce sera un excellent investissement.

Nicholas en resta sans voix. Son père parlait d'investissement immobilier ?

— Tu pourrais considérer cela comme un cadeau de mariage.

Nicholas pressa les mains contre ses tempes. Il lui fallait se concentrer. Réfléchir.

Mais son père continuait de parler d'intégrité, de devoir et de baux de quatre-vingt-dix-neuf ans à lui en flanquer mal au crâne.

— Avez-vous la moindre idée de ce qu'impliquent des études de médecine ? finit-il par demander. Je n'ai pas de temps à consacrer à une épouse.

— Elle n'a pas besoin de ton temps. Elle a besoin de ton nom.

— Vous parlez sérieusement ? articula Nicholas.

Son père le dévisagea, l'air de dire : « Tu n'as donc pas écouté ? »

— Je ne peux pas épouser une femme dans l'intention délibérée de l'ignorer !

— J'espère que cela prouve que ce n'est pas le cas. J'essaye simplement de souligner que ta coopération

dans cette affaire n'est pas tenue d'avoir un effet négatif sur ton existence en ce moment crucial.

— En fait, ce n'est qu'une flopée de mots pour m'inviter à être un mauvais mari.

— Non. En fait, c'est une flopée de mots pour t'inviter à être le héros d'une jeune femme.

Nicholas leva les yeux au ciel.

— Après quoi, je pourrai me montrer un mauvais mari.

— Si tel est ton souhait, acquiesça son père.

Nicholas n'aurait su dire combien de temps il regarda son père avec incrédulité. Ce ne fut que lorsqu'il s'aperçut qu'il secouait la tête qu'il se détourna et alla à la fenêtre. À cet instant, il ne voulait plus regarder son père. Ni penser à lui ou à son inconcevable proposition.

Sauf qu'il ne s'agissait pas d'une proposition, mais d'un ordre. Son père n'avait pas dit : « Voudrais-tu épouser Georgiana ? »

Il avait dit : « Tu dois l'épouser. »

Ce n'était pas la même chose.

— Tu peux la laisser dans le Kent, reprit finalement son père. Elle n'a pas besoin de t'accompagner à Édimbourg. En fait, elle ne le souhaitera probablement pas. Je ne crois pas qu'elle y soit jamais allée.

Nicholas se retourna.

— La décision t'appartient, bien sûr, précisa son père. C'est toi qui fais le sacrifice.

— Je n'en reviens pas... C'est de cette manière que vous pensez me convaincre ?

De toute évidence, ils tenaient deux conversations différentes car son père déclara alors :

— Ce n'est rien de plus qu'un mariage.

Nicholas ne put réprimer un ricanement.

— Allez dire cela à mère, puis revenez m'en parler.

— C'est de Georgiana que nous parlons, rétorqua son père d'un air irrité. Pourquoi te montres-tu aussi hostile ?

— Oh, je ne sais pas, peut-être parce que j'ai interrompu mes études, traversé deux pays, et qu'à mon arrivée ici, vous m'avez fait asseoir et ordonné d'épouser une femme qui est pratiquement ma sœur !

— Georgiana n'est pas ta sœur.

— Arrêtez, dit Nicholas. S'il vous plaît, taisez-vous.

— Ta mère considère également que c'est la meilleure solution.

— Oh, mon Dieu !

Ils se liguèrent contre lui.

— Et c'est la seule, insista son père.

— Un instant, marmonna Nicholas. J'ai juste besoin d'un instant.

De nouveau, il pressa les doigts sur ses tempes. Une douleur sourde commençait à les lui marteler.

— Nous n'avons pas...

— Pour l'amour du ciel, vous pouvez vous taire une seconde que je puisse au moins penser !

Son père écarquilla les yeux et recula d'un pas.

Les mains de Nicholas tremblaient. Jamais, jusqu'ici, il ne s'était adressé à son père sur ce ton. Cela lui aurait semblé impensable.

— J'ai besoin d'un verre, marmonna-il.

Et cette fois, pas d'un verre pour faire semblant. Il retourna vers le buffet et remplit son verre presque jusqu'au bord.

— Durant tout le voyage, reprit-il, je me suis demandé ce qui pouvait justifier une convocation aussi mystérieuse que comminatoire. Je me suis demandé si quelqu'un était mort.

— Je n'aurais jamais...

— Non, coupa Nicholas.

Il ne voulait pas des commentaires de son père. Il s'agissait de son discours à lui, de ses sarcasmes à lui, et il ne s'interrompait que lorsqu'il jugerait en avoir fini.

— Non, répéta-t-il. Il était impossible que quelqu'un soit mort. Le cas échéant, mon père n'aurait jamais rédigé un billet aussi sibyllin. Mais alors, de quoi pouvait-il bien s'agir ? Qu'est-ce qui pouvait l'avoir incité à me rappeler dans le Kent à un moment aussi terriblement inopportun ?

Lord Manston ouvrit la bouche, mais Nicholas lui intima le silence d'un regard impérieux.

— Saviez-vous que je manquerais mes examens ?

Nicholas marqua une pause, juste suffisante pour indiquer que la question n'était que rhétorique.

— Mes professeurs ont accepté que je passe les épreuves à mon retour. Naturellement, j'ai dû admettre que j'ignorais la date de ce retour.

Nicholas but une grande gorgée de cognac avant de murmurer :

— Je dois avouer que c'est vraiment une drôle de conversation...

Il regarda fixement son père comme pour le mettre au défi de l'interrompre.

— Je ne crois pas qu'ils étaient d'accord pour m'accorder ce délai, poursuivit-il. C'est toutefois le genre de situation où il est utile d'être le fils d'un comte. Pas pour se faire des amis, évidemment, parce que personne n'aime une personne qui invoque son rang pour sécher des examens. Même si la personne en question a la ferme intention de se présenter à ses examens à une date ultérieure, bien qu'inconnue.

— Je t'ai déjà présenté mes excuses pour avoir interrompu tes études, rappela lord Manston.

— Certes, acquiesça Nicholas. Dans votre lettre très détaillée.

Son père l'observa un moment avant de demander :

— Tu en as fini avec ta mauvaise humeur ?

— Pour le moment.

Nicholas but une nouvelle gorgée de cognac, puis se ravisa. Il lui restait une dernière chose à dire.

— J'admets cependant que, parmi toutes les hypothèses qui m'ont traversé l'esprit durant mon périple, je n'ai pas imaginé un seul instant qu'à mon arrivée, je découvrirais que mon père avait en quelque sorte accordé ma main.

— Accordé ta main, répéta son père avec une irritation mêlée d'embarras. À t'entendre, on dirait que tu es une jeune fille.

— À cet instant, c'est un peu ce que j'ai l'impression d'être. Et, croyez-moi, cela ne me plaît pas.

Nicholas secoua la tête avant d'ajouter :

— J'éprouve un respect nouveau pour ces jeunes filles obligées de supporter que nous leur dictions leur conduite.

Lord Manston grommela :

— Si tu te figures que j'ai un jour réussi à imposer quoi que ce soit à ta mère ou à ta sœur, tu te trompes.

Nicholas reposa son verre. Il avait assez bu. Il n'était même pas midi.

— Alors, pourquoi le faites-vous avec moi ?

— Parce que je n'ai pas le choix, riposta son père. Georgiana a besoin de toi.

— Vous préférez sacrifier votre fils au bénéfice de votre filleule ?

— Ce n'est pas le cas, et tu le sais.

C'était pourtant ce que Nicholas ressentait. Comme si son père choisissait l'enfant qu'il préférerait, que ce n'était pas lui... et même pas un Rokesby.

Cela dit, il devait admettre que les vies des Rokesby et des Bridgerton étaient étroitement liées. Si cela faisait des siècles qu'ils étaient voisins, c'étaient les

dernières générations qui avaient vraiment scellé les relations entre les familles. Les deux lords et leurs épouses respectives étaient amis intimes, et chacun d'eux avait un ou une filleule dans l'autre famille.

Les liens étaient devenus encore plus officiels lorsque l'aîné des Rokesby avait épousé la fille aînée des Bridgerton. Après quoi, le troisième fils Rokesby s'était marié avec une cousine Bridgerton.

— J'ai besoin d'y réfléchir, déclara Nicholas.

C'était la seule chose à dire en cet instant pour mettre un terme provisoire à la pression que lui faisait subir son père.

— Bien sûr, acquiesça ce dernier. Je conçois que tu aies pu être surpris...

C'était le moins qu'on puisse dire.

— ... mais le temps nous est compté. Il faudra que demain tu aies pris ta décision.

— Demain ? s'écria Nicholas.

Son père eut la bonne grâce de laisser transparaître un léger regret lorsqu'il expliqua :

— Nous n'avons pas le choix.

— J'ai voyagé pendant près de deux semaines, j'ai subi au moins six averses torrentielles, j'ai interrompu mes études, je me vois sommé, ou à peu près, d'épouser ma voisine, et vous n'avez même pas la courtoisie de m'accorder quelques jours pour y réfléchir ?

— Il ne s'agit pas de toi, il s'agit de Georgie.

— Comment peut-il ne pas s'agir de moi ? rugit Nicholas.

— Tu ne sauras même pas que tu es marié.

— Êtes-vous tombé sur la tête ?

Malgré le respect qu'il avait pour son père, il n'avait pu retenir cette exclamation, qu'il aurait jugée inconcevable encore une heure plus tôt. C'était juste qu'il n'en croyait pas ses oreilles.

Son père devait être devenu fou. C'était une chose de suggérer qu'il épouse Georgiana Bridgerton – il y avait là une espèce de logique donquichottesque ; c'en était une tout autre de laisser entendre que cet acte était insignifiant... qu'il pouvait continuer à vivre comme s'il ne l'avait pas épousée.

Lord Manston ne connaissait donc pas du tout son fils ?

— Parler avec vous en ce moment est au-dessus de mes forces, décréta Nicholas.

Il se dirigea à grands pas vers la porte, soudain heureux de ne pas avoir enlevé ses bottes crottées.

— Nicholas...

— Non !

Il s'appuya de la main au chambranle et prit une profonde inspiration. Sans se retourner, car il était incapable de regarder son père, il déclara :

— Le souci que vous avez de votre filleule est louable, père, et j'aurais peut-être pu vous entendre si vous aviez formulé la chose sous forme de requête.

— Tu es en colère. Je le comprends.

— Je n'en crois rien. Votre mépris absolu pour les sentiments de votre propre fils...

— Faux ! coupa son père. Je t'assure que j'ai toujours eu tes intérêts à l'esprit. Si je ne l'ai pas montré de façon suffisamment claire, c'est parce que je suis inquiet pour Georgiana, pas pour toi.

Nicholas déglutit avec peine, en proie à une tension qui lui raidissait tous les muscles.

— J'ai eu du temps pour m'habituer à cette idée, reprit son père. Cela fait toute la différence.

Nicholas fit volte-face.

— C'est cela que vous me souhaitez ? Un mariage sans amour et sans sexe ?

— Bien sûr que non. Mais il y a déjà de l'affection entre vous. Et Georgiana est une fille admirable. Je

suis persuadé qu'avec le temps, vous découvrirez que vous êtes fort bien assortis.

— Vos autres enfants se sont mariés par amour, lui rappela Nicholas. Tous les quatre.

— J'avais espéré la même chose pour toi, admit son père, qui esquissa un sourire teinté de tristesse. Et je ne veux pas l'exclure.

— Je ne vais pas tomber amoureux de Georgiana. Bonté divine, si cela avait dû avoir lieu, vous ne croyez pas que ce serait déjà fait ?

Cette fois, le sourire que lui adressa son père était amusé. Pas moqueur, juste amusé.

Nicholas ne désarma pas.

— Je ne peux même pas imaginer de l'embrasser.

— Tu n'as pas à l'embrasser. Simplement à l'épouser.

Nicholas en resta un instant bouche bée.

— Je me refuse à croire que vous avez dit une chose pareille.

— Très rares sont les mariages fondés sur la passion, fit remarquer lord Manston d'un ton paternel, voire amical. Ta mère et moi...

— Je ne veux pas en savoir davantage sur mère et vous !

— Ne sois donc pas prude, grommela son père.

Ce fut à cet instant que Nicholas se demanda si, en vérité, il n'était pas en train de rêver toute cette conversation. Comment imaginer autrement une situation où son père aurait partagé des détails touchant à son intimité avec sa mère ?

— Tu te destines à être médecin. Tu sais sûrement que ta mère et moi n'aurions pas pu avoir cinq enfants...

Ce fut tout juste si Nicholas ne hurla pas :

— Assez ! Bonté divine, je ne veux pas en entendre parler.

Son père laissa échapper un... gloussement !

— Je vais y réfléchir, finit par marmonner Nicholas, maussade. Mais je ne pourrai pas vous donner une réponse demain.

— Il le faudra pourtant.

— Pour l'amour du ciel, est-ce que vous m'écoutez ?

— Le temps manque pour que je t'écoute. La vie de Georgiana est en miettes.

Ils tournaient en rond. Nicholas était toutefois trop las pour tenter de sortir de ce cercle infernal. Aussi demanda-t-il simplement :

— Quelle différence cela fera-t-il si je prends quelques jours pour réfléchir ?

— Si tu ne l'épouses pas, ses parents vont devoir trouver quelqu'un d'autre.

Cette réflexion inspira une pensée terrible à Nicholas.

— Vous en avez discuté avec lord et lady Bridgerton ?

— Non, répondit son père après une brève hésitation.

— Vous ne me mentiriez pas à ce sujet, n'est-ce pas ?

— Tu oses douter de mon honneur ?

— De votre honneur, non. S'agissant de votre bon sens, je ne suis plus sûr de rien.

Son père déglutit, l'air gêné.

— J'ai dû y faire allusion, reconnut-il. Je n'ai cependant pas voulu leur donner d'espoir, au cas où tu refuserais.

Nicholas le dévisagea, sceptique.

— Vous n'avez pas donné l'impression qu'un refus était possible.

— Nous savons tous deux que je ne peux pas t'obliger à épouser Georgiana.

— Mais je vous décevrais profondément si je ne le faisais pas.

Silence.

— J'ai ma réponse, je suppose, grommela Nicholas.

Il se laissa tomber dans un fauteuil, épuisé. Que diable allait-il faire ?

Son père dut se rendre compte qu'il n'en pouvait plus parce qu'il se racla la gorge à plusieurs reprises, puis :

— Je vais chercher ta mère ?

— Pourquoi cela ?

Nicholas n'avait pas eu l'intention de se montrer aussi agressif mais, franchement, que pouvait faire sa mère ?

— Elle a le don de me rasséréner lorsque je suis chamboulé, expliqua lord Manston. Il en sera peut-être de même pour toi.

— Bien, soupira Nicholas, trop éreinté pour argumenter.

Toutefois, avant que son père n'ait atteint la porte, celle-ci s'ouvrit sur sa mère.

— C'est réglé ? s'enquit-elle.

— Nicholas va y réfléchir, répondit son mari.

— Vous n'étiez pas obligée de quitter le salon, mère, observa Nicholas.

— Je pensais que ce serait plus facile si je n'étais pas là.

— Cela aurait été difficile de toute façon.

— Tu as sans doute raison.

Elle s'approcha, posa la main sur l'épaule de son fils, et la pressa doucement.

— Je sais que cela n'y changera rien, mais sache que je suis désolée que tu te retrouves dans cette situation.

Nicholas esquissa un vague sourire. Sa mère toussoya et ajouta :

— Je voulais t'informer que nous dînons à Aubrey Hall ce soir.

— C'est une plaisanterie ? dit Nicholas.

Aubrey Hall était le domicile des Bridgerton.

— Je crains que non, mon fils. Ce dîner était prévu depuis quelque temps, et j'ai dit à lady Bridgerton que tu serais à la maison.

Nicholas poussa un soupir excédé. Pourquoi sa mère avait-elle fait une chose pareille ?

— Elle a hâte de t'interroger sur tes études, ajouta-t-elle. Comme tout le monde, d'ailleurs. Mais tu es fatigué. À toi de choisir.

— Je ne suis donc pas obligé d'y aller ?

Sa mère eut un sourire suave.

— Tout le monde sera là...

— Bien, murmura Nicholas sans parvenir à masquer son amertume. En conséquence, aucun choix possible.

Ce qui paraissait devoir s'appliquer au reste de sa vie.